

Recherche sur les usages d'ecstasy en Gironde

Les usages d'ecstasy sont en constant développement en France depuis le début des années 1990, mais ils restent encore très mal connus dans notre pays, ce qui complique aussi bien les actions de prévention que celles de soins. C'est pourquoi le Centre d'Etude et d'Information sur la Drogue (CEID) a mis en œuvre, grâce à un financement de l'Observatoire français des Drogues et des Toxicomanies (OFDT), une première étude sur les usages d'ecstasy en Gironde, travail coordonné avec celui de l'Institut de recherche en épidémiologie de la pharmacodépendance (IREP) à Paris et dans le Nord de la France.

Les objectifs sont de :

- bâtir un premier corpus de connaissances sur ces nouveaux usages : données socio-démographiques et sanitaires sur les usagers, contextes d'usages, typologies, connaissances des usagers sur les produits et leurs risques, complications sanitaires ;
- dégager des pistes d'intervention possibles, aussi bien en termes d'évaluation quantitative du phénomène (prévalence) que de prévention ou de soins.

L'enquête a été menée par questionnaires auprès d'usagers fréquentant pour certains le centre de soins du CEID (n = 20), les autres étant rencontrés (n = 114) en milieu naturel (soirées, boîtes...), le recrutement se faisant par la méthode ethnographique « boule de neige ». Cent trente quatre usagers ont été interrogés, pour la plupart pendant les mois de septembre et d'octobre 1997. Ces usagers sont surtout des hommes (2/3 d'hommes et 1/3 de femmes) et leur âge moyen est de 26,5 +/- 5 ans. Ils ont un bon niveau culturel (65 % ont le bac, 1/4 suivent des études supérieures). De même, leur bon niveau de protection sociale, leur activité professionnelle, leurs conditions de logement et la rareté de leurs antécédents judiciaires témoignent d'un bon niveau d'insertion, qui les rapproche beaucoup plus de la population générale du même âge que de celle des toxicomanes.

Ils ont déjà eu des expériences d'usages de drogues (surtout le cannabis, dans près de 90 % des cas, mais aussi le LSD et la cocaïne notamment) : l'usage d'ecstasy n'a été inaugural que dans 1 cas sur 134. Cela indique que l'ecstasy n'est pas un produit d'entrée dans le monde des drogues, mais un produit de complément ou d'aggravation. L'âge moyen de la première prise est de 23 +/- 4,6 ans. Les produits utilisés dans les antécédents ou en association avec la première prise d'ecstasy sont des produits « branchés » (cannabis, alcool, acide, cocaïne, champignons, amphétamines mais aussi héroïne...). L'initiation est presque toujours collective (97,8 % des cas), le plus souvent

lors de fêtes privées (40 %) ou de *raves* (25 %). Il s'agit surtout de prises « conviviales » dans un contexte festif. Les motivations sont banales : expérimentation, fête, plaisir, sociabilité... Les *raves* ne sont finalement qu'une occasion minoritaire de rencontre avec le produit. En général, un seul comprimé est pris à la première prise (plus de 30 catégories différentes ont été recensées) et ce comprimé est offert dans près de la moitié des cas. Sinon, son prix général est de 50 à 100 francs. Cette fréquente « gratuité » confirme l'initiation par des réseaux de pairs.

Ces jeunes expérimentateurs disent disposer d'une information préalable sur l'ecstasy (133/134), mais qui provenait presque toujours d'amis (91 %) ou d'usagers (65,7 %). En matière d'information, l'école arrive bonne dernière, avec deux citations (1,5 %). Cette donnée confirme encore la prégnance des réseaux de pairs, où l'information est presque exclusivement fournie par d'autres jeunes et pas nécessairement dans un sens préventif.

À l'issue de cette expérimentation, 32 personnes s'en sont tenues là (moins du quart mais la plupart ont continué à utiliser d'autres produits) et 102 ont poursuivi leur consommation. Un quart de ces usagers sont réellement occasionnels (moins d'une prise/mois) mais plus du tiers en prennent une fois par semaine au moins, et 3,2 % en prennent tous les jours et en sont vraisemblablement dépendants. La part prise par l'usage solitaire (30,4 % des cas) devient plus importante que lors de l'expérimentation qui est presque toujours collective. Là encore, c'est une constante qui pose la question d'une évolution possible vers une dépendance.

Les personnes qui continuent à prendre de l'ecstasy sont aussi consommatrices d'autres drogues : cannabis (60 %), LSD, alcool, cocaïne (41 %), héroïne (18,6 %)... Seuls 3 usagers sur 102 sont des amateurs exclusifs d'ecstasy. Au moment de la prise, d'autres produits sont fréquemment associés : cannabis (48,5 %), alcool (36,6 %), acide (23,10 %), cocaïne (18,6 %). Il est à noter que l'ecstasy n'est consommée dans le cadre d'une *rave* qu'une fois sur deux environ. L'usage, bien sûr, devient payant. Néanmoins l'ecstasy semble peu criminogène, l'argent utilisé pour l'acquisition étant presque toujours d'origine honnête et l'argent du *deal* ne représentant que moins de 10 % des sources financières.

Il est à noter que 2/3 des usagers signalent avoir eu des problèmes de santé liés à l'ecstasy : 38 % des problèmes physiques et psychiques, 19 % des problèmes psychiques seulement (mais certains très aigus) et 10 % des problèmes physiques. La dangerosité de la substance est reconnue (80,3 % des usagers), y compris les risques de dépendance (63,4 % des usagers les mentionnent) ou d'intoxication mortelle (81,3 %). Quatre vingt treize pour cent des usagers savent que l'ecstasy peut entraîner des problèmes de santé : en tout, 46 types de complications ont été cités par les usagers (498 citations au total), faisant effectivement le tour des complications connues. Cela tendrait à indiquer que la connaissance des complications possibles est supérieure à ce que leur expérience et leur usage leur ont appris. L'information semble donc circuler et

commencer à relativiser l'image jusqu'alors positive de ce produit. Mais sa dangerosité ou son imprévisibilité sont, la plupart du temps, attribués à des produits coupés ou frelatés. Cela nous a amenés à procéder à un certain nombre d'analyses d'échantillons, qui ont confirmé l'extrême diversité des compositions de l'ecstasy (MDMA, MBDB, MDEA, MA, amphétamine, caféine, Lexomil...), les dosages en MDMA, quand elle est présente, étant eux-mêmes très variables.

En conclusion, la population des usagers d'ecstasy est plutôt bien insérée, jeune et cherchant à expérimenter des produits festifs. L'ecstasy ne semble pas être un produit d'initiation au monde des drogues, mais plutôt un produit de complément. Les complications liées à l'usage sont fréquentes, mais plus du registre de l'abus (complications physiques et surtout psychiques, parfois sévères) que de la dépendance (qui existe bel et bien cependant chez une minorité d'usagers). L'information des usagers sur ce produit est presque toujours le fait d'autres jeunes, souvent usagers eux-mêmes. L'extrême diversité chimique des échantillons analysés accroît l'imprévisibilité des effets de ces consommations.

Ces données appellent donc un certain nombre de propositions :

- sensibiliser les services médicaux et psychiatriques (notamment les services d'urgence) et les centres spécialisés à la prise en compte des problèmes d'abus de substance de synthèse ;
- développer l'information des jeunes sur ces produits, soit par contact direct (mais pas seulement dans les *raves* !), soit par l'intermédiaire de relais de prévention (enseignants, éducateurs...) actuellement peu impliqués dans ce domaine qu'ils connaissent mal ;
- mettre en place des systèmes de veille permanente (contacts avec les usagers, analyses de produits, système d'information).

D'autre part, cette enquête menée par le CEID indique qu'une estimation de prévalence ne peut se limiter au milieu *techno/rave* et doit donc s'appuyer sur le croisement de données issues de différentes modalités de recueil.

Didier Spinhirny
Conseiller technique
Comité d'Étude et d'Information sur la Drogue (CEID)